

Document Citation

Title	'Camarades' de Marin Karmitz
Author(s)	Henry Chapier
Source	<i>Quotidien de Paris, Le</i>
Date	
Type	review
Language	French
Pagination	
No. of Pages	1
Subjects	
Film Subjects	Camarades (Comrades), Karmitz, Marin, 1970

LE FILM DU JOUR

par Henry CHAPIER

«CAMARADES»

de Marin Karmitz

Un regard neuf

Film français en couleurs avec Yan Giquel, Juliette Berte, Dominique Labourier (Médicis; Luxembourg; Studio République)

Sensible, poétique, rempli de tendresse, le film de Marin Karmitz ne ressemble en rien au traditionnel film à thèse, ni aux parfaites constructions chères à nos intellectuels de gauche.

«Camarades» est un cri de fraternité humaine bien loin du slogan démagogique d'un seul parti. Qu'on n'y cherche surtout pas le breviaire du révolutionnaire gauchiste, ni une quelconque cohérence idéologique du discours : le propos de Karmitz n'est pas de trouver — par le biais du cinéma — une plateforme de tribun, mais un écho à sa révolte, à son élan de solidarité.

Ce regard est neuf à plus d'un titre : pour une fois, un cinéaste français quitte l'univers conventionnel des films de consommation, et découvre une classe sociale oubliée depuis 36 : les ouvriers ! Les ouvriers de Karmitz ne sont pas ceux de la prospérité gaulliste, soigneusement conditionnés par la CGT, mais bien ce nouveau «Lumpen prolétariat» (prolétariat en guenilles), tel que l'avait jadis décrit Karl Marx. Immigrants étrangers, jeunes provinciaux sans qualification professionnelle s'y côtoient, et font l'apprentissage de la pensée politique : dans ce milieu, le mythe de la révolution a ce parfum trotzkyste intolérable aux privilégiés des deux camps. «Camarades» de Karmitz est curieusement un film underground américain, de par sa sensibilité : seul le mouvement gauchiste des campus américains intègre à ce point — dans son élan — la nostalgie de spiritualité, la soif d'individualisme du mouvement «hippie».

La soif de respect humain

Le refus du système exprimé par Yvan — héros du film — n'est pas rhétorique, mais presque viscéral. «Camarades» au-delà de l'explosion révolutionnaire, préconise autre chose : une vie nouvelle pour l'être humain, désormais considéré avec respect, ce respect prenant largement le pas sur toute revendication de type salarial. Indirectement, ce film met en accusation une tradition de luttes syndicales qui perd de vue l'essentiel : à savoir le climat psychologique où vit le travailleur, et non seulement le combat pour sa juste rémunération.

Si les conditions de vie en usine sont cent fois plus pénibles qu'ailleurs, la contestation de Karmitz n'est pas — pour autant — limitée au sort des ou-

vriers : l'exemple de la petite vendeuse de Saint-Nazaire prouve que le cauchemar est partout, même s'il est climatisé !

«Camarades» rencontre — à ce niveau — la prise de conscience d'une jeune Amérique qui s'interroge de plus en plus sur la faillite humaine de la technologie, et du progrès : c'est également dans ce sens que le film de Karmitz passionnera les bourgeois, du moins ceux d'entre eux que la jeunesse de cœur n'a pas encore endurcis dans leur effort pour le maintien des situations acquises.

Par sa naïveté, sa maladresse, son ouverture à tous les courants actuels, «Camarades» échappe à la sclérose du film engagé de type sectaire. Les repères idéologiques qu'il propose sont là, sur le chemin du héros, et à la portée du spectateur : ils invitent à l'action par le seul moyen réellement efficace ; celui d'une sensibilité ébranlée, et d'une réflexion qui s'éveille. Nous sommes à mille lieues des violences verbales de Mai 68 : la voix qui nous parle est celle d'un poète. Il chante le mal de sa génération. De sa complainte est né un film qui s'appelle «Camarades», un film où il est question de nous...

PS. Il faut absolument voir en première partie de «CAMARADES» (une fois n'est pas coutume) le passionnant court métrage réalisé en juin 68 aux usines «Wonder» par un groupe d'élèves de l'IDHEC. Excellent morceau de Cinéma-vérité sur la reprise du travail, acceptée par les dirigeants syndicaux cégétistes, et refusée avec véhémence par une jeune ouvrière, écourée aussi bien par le patronat que par les militants orthodoxes. A voir à tout prix, je répète !

PS-2. A propos de mon article sur le «cinéma français en question, Anatole Dauman, auteur de la tribune «Halte au mauvais coup», me fait remarquer qu'il n'est que le producteur «minoritaire» de MARIENBAD, M. Froment étant le producteur - délégué. Incomplètement cité, son palmarès comprend aussi «Au hasard Balthazar», co-produit avec Mag Brodard, ainsi que «Deux ou trois choses que je sais d'elle» de Jean-Luc Godard où Anatole Dauman était «majoritaire». Ces imprécisions involontaires n'ont pas dérobé à nos lecteurs l'essentiel : à savoir qu'Anatole Dauman appartenait à une certaine famille d'esprits.